



CLASSIQUES
GARNIER

SCHOPP (Claude), « Avant-propos », *Cahiers Alexandre Dumas*, n° 26, 1999,
Alexandre Dumas, de conférence en conférence, p. 7-12

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-09489-0.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-09489-0.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1999. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

PAR CLAUDE SCHOPP

Il convient de se méfier des biographes.

Ainsi, suivant étourdiment Gabriel Ferry ¹, ils ont écrit et réécrit, comme André Maurois, que « En 1868, la ville du Havre ayant organisé une exposition maritime, Dumas fut invité à y faire des conférences. Il parla aussi à Dieppe, Rouen, Caen. »

L'affirmation semblait courte, et soulevait bien des interrogations : quel était le cadre de ces conférences ? quel en était le sujet ? quel accueil avaient-elles reçu ?

C'est à ces interrogations que les *Cahiers Dumas* ont tenté de répondre, s'appuyant sur des premiers documents qui prouvaient que, si A. Dumas avait bien prononcé des conférences, ce n'était ni à la date, ni dans les villes citées.

L'enquête minutieuse entreprise a peu à peu livré l'ampleur de l'activité conférencière de Dumas, qui, entre le 10 décembre 1864 au 18 avril 1866, aura donné quelque cinquante causeries en manière de conférences, parcourant la France d'est en ouest et du nord au midi (Paris, Le Havre, Lyon, Saint-Etienne, Cherbourg, Bordeaux, Rouen, Rochefort, La Rochelle, Saintes, Cognac, Angoulême, Limoges, Beauvais, Tours, Soissons, Reims, Lille, Valenciennes, Cambrai), poussant des pointes jusqu'en Belgique (Anvers, Bruxelles, Liège) et dans l'Empire austro-hongrois (Vienne, Pest) ².

Grâce à l'inlassable travail des membres du comité de rédaction et de Jacques Papin, en particulier, il a été possible de retrouver dans la presse du temps l'écho de l'événement que constituait dans les préfectures et sous-préfectures l'exhibition de l'« illustre écrivain », et de répondre aux questions que nous nous étions posées. Par ailleurs, nous avons pu découvrir dans des fonds publics, où ils n'étaient pas précisé-

ment répertoriés, les textes de quelques-unes de ces conférences, soit dans leur intégralité, soit sous forme de canevas ou de fragments, ainsi que d'intéressants documents montrant que ces conférences, comme les autres, faisaient l'objet de la part des autorités d'une surveillance sourcilleuse.

En effet, sous l'Empire même libéral, la conférence, prise de parole de l'individu, est un fait politique.

Paris Guide résume, en 1867, la genèse du phénomène des conférences :

« En 1860, dans un moment où les choses de l'esprit étaient en assez grande défaveur, un groupe de citoyens eut la pensée d'offrir au public, durant l'hiver, des séances du soir dans lesquelles des orateurs ou plutôt des causeurs compétents parleraient sur divers sujets de littérature et de science. [Mais, au contraire de l'instruction primaire et secondaire], en fait d'enseignement supérieur, l'Etat exerce le monopole, et nul ne peut professer en dehors de l'Etat sans une autorisation administrative. Or, comme les séances dont il s'agit ne ressortissaient ni de l'instruction primaire, ni de l'instruction secondaire, on les classa dans l'instruction supérieure, et dès lors il fallut : autorisation du ministre de l'instruction publique pour ouvrir les séances, autorisation de la préfecture de police pour réunir les auditeurs.

MM. Lissagaray³ et Albert Leroy, organisateurs de la nouvelle tentative, sollicitèrent et obtinrent l'une et l'autre autorisation. Les séances s'ouvrirent dans une salle située rue de la Paix, n°7.

Comme il y avait des frais de loyer, d'ameublement, d'éclairage, de chauffage, on dut réclamer du public un prix d'entrée qui fut fixé à un prix très modéré.

La nouveauté de l'entreprise excita la curiosité. Le public vint pour voir ce que c'était ; on revint parce que l'on trouva profit à apprendre des choses que l'on ne savait pas, et qui étaient exposées par des hommes de savoir, dissimulant leur érudition sous un langage d'où une certaine familiarité n'excluait ni l'esprit, ni l'élégance de la forme, ni la solidité et même l'élévation du fond.

Là s'est rendu populaire un ancien professeur de l'Université, M. Deschanel, dépossédé de sa chaire ; là ont parlé, avec des succès différents et sur les matières les plus diverses, MM. Eug. Pelletan, Hébrard, Floquet, de Ronchaud, J.-J. Weiss, Laurent Pichat, Elias Regnault, L. Ulbach, Assollant, Victor Borie, Emile Durier, Legouvé, Mlle Clémence Royer, etc.

Les conférences de la rue de la Paix durèrent plusieurs hivers, avec une suspension d'une année, à la suite d'un rapport fait par M. Duruy, alors inspecteur d'académie, sur une séance de M. Pelletan. Mais on ne put conserver le local de la rue de la Paix. Les conférences émigrèrent rue Cadet, dans la salle du Grand Orient ; malheureusement, le succès ne les y suivit point. [...].

Cependant, le public avait pris goût aux conférences. »⁴

C'est à la fin du mois d'octobre 1864 que Louis Martinet, directeur-gérant de la Société nationale des Beaux-Arts, fondée en 1861⁵, décide A. Dumas à évoquer Delacroix dans la salle d'exposition des œuvres du peintre, au 26 boulevard des Italiens, où étaient accrochés cent soixante et onze de ses peintures et cent quarante-cinq de ses dessins. L'écrivain écrit, le 26 octobre, à son fils : « Tu sais que je vais faire une causerie sur Delacroix dans la salle de l'exposition même de Delacroix »⁶. Le grand succès public de la « Causerie sur Delacroix et ses œuvres » le 10 décembre 1864 entraîne l'écrivain à renouveler l'épreuve le 16 décembre.

Il est alors saisi par la mode des conférences qui, d'après d'Arpentigny, frappe alors la capitale et la province :

« Jamais, à aucune époque, le goût des conférences n'a été aussi développé qu'il l'est en ce moment à Paris.

Tout le monde ressent le besoin de s'instruire, et c'est devant des assemblées nombreuses que les écrivains, les savants et les poètes, que tous ceux enfin qui se dévouent à la tâche ardue de l'instruction publique viennent raconter les faits de l'histoire, ou dévoiler les découvertes de la science. Ce serait, en présence de ce grand désir de savoir, le moment opportun de parler d'une question à l'ordre du jour, celle de l'instruction obligatoire, mais c'est là un sujet brûlant qui nous conduirait sur un terrain qu'il m'est interdit de parcourir. Je veux aujourd'hui me borner à constater que ce n'est pas à Paris seulement que les conférences littéraires et scientifiques sont reçues avec intérêt. La presse provinciale s'en préoccupe et je trouve dans *Le Journal de Rouen* un remarquable article qui rend compte aux lecteurs de cette feuille quotidienne de plusieurs conférences qui se font à Paris, sans doute dans l'espoir qu'il s'en fasse de semblables dans leurs localités. Rien ne serait plus facile, car je sais à Rouen des artistes et des savants, dont le talent et la science, déjà appréciés dans des cours, seraient fort applaudis dans des conférences. »⁷

A partir du 1^{er} mars de l'année suivante, A. Dumas, toujours incité par Louis Martinet, propose dans la salle de concerts de la Société des Beaux-Arts, une série de causeries, s'inspirant largement de ses *Mémoires* qui sont alors l'objet d'une réédition chez Michel Lévy frères. Il développe pour son auditoire des souvenirs dramatiques que le titre d'un de ses anciens articles de la *Revue des deux mondes* pourrait résumer : « Comment je suis devenu auteur dramatique. », ne s'interdisant pas, par ailleurs, de puiser dans les souvenirs de ses pérégrinations récentes (Russie, Caucase, Sicile). Ensuite, il est réclamé à grands cris par la province, qui veut imiter la capitale. L'extraordinaire développement du chemin de fer lui permet de répondre aux vœux provinciaux, et de visiter, comme un ancien seigneur quelque peu déchu, tous ceux qui l'ont tant lu autrefois.

Si, les conférences de la salle des Beaux-Arts sont à but lucratif, aussi bien pour le directeur-gérant que pour le conférencier, l'écrivain polit en même temps sa légende et s'adonne, reprenant par la conférence ses campagnes charitables du défunt *Mousquetaire*, à la philanthropie : il cause ici, dans la salle de la rue Cadet, au bénéfice des dames patronnesses des Ecoles professionnelles ; là, à Lyon et à Saint-Etienne, au profit des ouvriers sans travail ; ailleurs, à Anvers, au profit des mineurs et des naufragés de la chaloupe *Hoop* ; à Valenciennes, au profit de la Société des Incas, à Cambrai, au profit de la caisse de retraite des employés du commerce.

Que nos lecteurs s'embarquent en compagnie de Dumas dans un wagon de chemin de fer et le suivent à travers la France et l'Europe de 1865, sur lesquelles il fait voler sa parole.

C.S.

Notes :

1. *Les Dernières années d'Alexandre Dumas. 1864-1870*, Paris, Calmann-Lévy, 1883.
2. Malgré le sérieux de notre enquête, nous ne saurions assurer que ne se découvrent encore une ou deux conférences, omises dans notre recensement.
3. Hippolyte Prosper Olivier Lissagaray (24 novembre 1838 – Paris 25 janvier 1901), cousin du député bonapartiste Paul de Cassagnac. activités littéraires et politiques. En 1860 il fonda avec Albert Leroy, des conférences scientifiques et littéraires de la rue de la Paix, qui furent suspendues, à la suite d'une conférence d'Eugène Pelletan, une année par Victor Duruy, alors inspecteur de l'Académie de Paris. Le 29 février 1864, il donna lui-même un conférence sur Alfred de Musset, dans laquelle il condamnait le poète au nom de la morale et sou-

haitait une jeunesse « austère et grave ». Ces conférences, qui émigrèrent 16, rue Cadet, constituaient une sorte d'université populaire ; elles furent éphémères, comme la *Revue des cours littéraires*. En 1865, les organisateurs étant menacés d'expulsion par le voisinage, le banquier Bischoffheim leur fit construire, à l'angle de la rue Scribe et de la rue des Mathurins la salle de l'Athénée, inaugurée avec éclat en décembre 1866.

4. *Paris Guide*, par les principaux écrivains et artistes de la France, Paris, Librairie internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1867, p. 291-292.

5. Louis Martinet (1810-1894), élève de Gros, peintre de fleurs et de paysages, était le directeur-gérant de la Société nationale des Beaux-Arts qui comptait parmi ses membres fondateurs Ingres, Delacroix, Robert-Fleury, Cogniet, Signol, Corot, Puvis de Chavannes, Hébert, Manet, voir Lorne Huston, « Le Salon et les expositions d'art : réflexions à partir de l'expérience de Louis Martinet (1861-1865) », *Gazette des Beaux-Arts*, p. 45-50.

6. Aut., B.N., n.a.fr. 14 669, f. 116.

7. D'A[rpentigny], « Les Conférences », *Le Courrier Artistique*, n° 42, 19 mars 1865.

La causerie sur Delacroix et ses oeuvres, donnée les 10 et 16 décembre 1864, à Paris dans la salle d'exposition de la Société nationale des Beaux-Arts, a fait l'objet d'une édition récente, *Delacroix*. texte établi, présenté et annoté par Jean Thibaudeau, Mercure de France (Le Petit Mercure), 125 p., qui nous dispense de la reproduire dans cet ouvrage.

En ce qui concerne les *Souvenirs personnels*, l'abondance des textes rassemblés nous contraint à ne pas reproduire quelques articles de presse et à renoncer à publier ici deux conférences, dont les manuscrits sont conservés par le fonds Metternich de Prague (Stani Ustedni Archiv).

S'il est vrai que ces conférences inédites constituent des variations sur des thèmes déjà évoqués dans *Mes Mémoires*, le ton a changé et l'orateur vieillissant a effectué des choix révélateurs parmi les souvenirs de l'écrivain dans la force de l'âge.

Les *Cahiers Dumas* souhaitent éditer, par souscription, ces conférences (textes intégraux et textes restitués d'après les indications portées par A. Dumas). Les documents ont été remis à la bibliothèque de la Société des amis d'Alexandre Dumas où les lecteurs auront, entre temps, la possibilité de les consulter (sur rendez-vous).



DUMAS SÁNDOR.

Portrait d'Alexandre Dumas dans le journal hongrois
Vasarnapi Ujsag, du 31 décembre 1865.